

# L'Oeil d'Olivier

## *SStockholm*, l'enfermement psychologique par la lorgnette

👤 Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

📅 17 janvier 2019

🏷️ Chroniques, Théâtre

**Reprenant sa première création qui s'inspirait de l'affaire Natasha Kampusch, Solenn Denis, artiste associée du TnBA et dont on a pu apprécier la plume acérée, vénéneuse dans l'excellent Sandre en 2014, puise dans les tréfonds de l'âme humaine, celle corrompue du bourreau, mais aussi celle perversie de la recluse, et cisèle un texte âpre, brutal qui donne des frissons. Une immersion glaçante dans la relation otage – geôlier !**

On entre dans la salle par la petite porte à l'arrière du décor. On traverse le plateau, encore ignorant du drame qui va s'y jouer. Dans une pénombre savamment travaillée, chacun cherche presque à tâtons, une place pour s'asseoir sur l'un des deux gradins qui bornent la scène, ce ring où bientôt deux êtres vont confronter leur regard, leur violence, leur désir, leur droit, leur devoir. Une odeur de terre fraîchement retournée exhale du sol. Tout est fait pour qu'un certain malaise envahisse le spectateur, que des interrogations titillent son esprit. Mais où est-on au juste ?

Le noir se fait. Deux faisceaux de lumière viennent éclairer l'espace, le scruter. Deux jeunes femmes, frigorifiées, pointent le bout de leur nez. Comme deux voleuses revenant sur le lieu d'un crime prescrit depuis longtemps ou comme deux rescapées venant religieusement se recueillir dans une maison devenue relique, elles n'osent entrer. Très vite, les souvenirs de l'un d'elles remontent à la surface, la submergent. Tout bascule. Elle se revoit quelques années plutôt, errer dans cet étrange lieu, qui évoque le dénuement, la pauvreté.

Mari et femme, père et fille ou autre, quel lien unit ces deux êtres ?

Au centre d'une pièce sans fenêtre, une étroite table en formica et deux chaises sont à peine éclairées par la lumière froide, clinique provenant de néons. Tout respire le vide. Installés, face à face, un homme et une jeune femme picorent dans une même assiette, dissertent de la vie, de la guerre froide, de « chats à fouetter » au propre comme au figuré, de cactus, du film qu'il y avait hier soir à la télé. Tout est assez insolite, bizarre. Cela sonne faux. Sont-ils mari et femme, amant, père et fille, ou bien autre chose ?

Alors que l'atmosphère se tend, une forme de perversion se dégage de leur conversation. L'homme s'impose, devient dominant, violent. Récalcitrante, difficilement domptable, la jeune fille le provoque. Elle refuse d'obéir, se cambre, mais finit par céder à ses demandes toutes plus étranges les unes que les autres. Les lignes se troublent, la tension est de plus en plus palpable. L'orage éclate. Les corps se séparent. Puis tout recommence. Les mêmes dialogues, les mêmes gestes se répètent. L'un est le bourreau, l'autre, une victime.

S'inspirant de l'histoire de **Natasha Kampusch**, une jeune autrichienne retenue plus de huit en captivité par son ravisseur, drame qui avait secoué l'Europe en 2006, **Solenn Denis** signe un texte brut, cinglant, taillé à la serpe, sans compromission, sans fioriture. De sa vision presque clinique, elle plonge dans les névroses de deux êtres, les noirceurs de leur âme, creuse au plus profond afin de décortiquer les mécanismes qui régissent le couple prisonnière – geôlier, la genèse du syndrome de Stockholm. Sans excuser la violence du crime, l'enfer de la séquestration, elle esquisse dans ce récit âpre la frontière fragile entre fantasme et passage à l'acte, entre soumission et rébellion, entre amour et haine.

Dans cet étrange récit, qui domine l'autre ?

De cette promiscuité imposée, de cette servilité infligée, une relation trouble née modifiant les sentiments de l'un et de l'autre, corrompant leur regard, leur faculté de jugement. Portée par **Erwan Daouphars**, magistral, autant doux qu'inquiétant, et **Faustine Touran**, follement enfantine, terriblement mature, accrochée coûte que coûte à une possible libération, qui ne pourra exister que dans la mort de l'un des deux, *SStockholm* prend aux tripes, secoue les entrailles. Un spectacle déroutant, découpant dont la brutalité est nécessaire, la rudesse salvatrice !